



AVEC L'EXPOSITION « DYNASTY » À PARIS LA FRANCE DÉCOUVRE SES PEINTRES

Pendant tout le xx^e siècle, les musées français ont exposé les peintres d'avant-garde avec vingt ans de retard. En présentant de nouveaux talents aux styles singuliers, une exposition parisienne met fin à cette « exception culturelle ».

PHILIPPE DAGEN. PHOTOS FRÉDÉRIQUE JOUVAL POUR LE MONDE MAGAZINE

L'exposition « Dynasty » présente quarante créateurs âgés de moins de 35 ans installés en France. Le Musée d'art moderne de la Ville de Paris et le Palais de Tokyo les ont sélectionnés d'un commun accord après plus d'un an d'enquêtes et de réunions. C'est donc un instantané de la création d'aujourd'hui, mais un instantané composé et réfléchi. On y trouve une majorité d'installations – quelques-unes de grandes dimensions –, un peu de photographie, des dispositifs sonores et de la vidéo : autrement dit, les modes d'expression qui dominent depuis des années les

expositions d'art actuel en France, qu'elles se tiennent dans ces mêmes lieux, au Centre Pompidou ou ailleurs, à Bordeaux, Lyon ou Lille. Il n'y a donc là rien de surprenant. « Dynasty » étonne pourtant. C'est que, parmi les élèves et élus, sept travaillent sur la toile et le papier, avec des bombes de peinture ou des pastels, des crayons ou à l'acrylique. Ils se nomment, dans l'ordre alphabétique, Farah Atassi, Guillaume Bresson, Mélanie Delattre-Vogt, Armand Jalut, Jean-Xavier Renaud, Raphaëlle Ricol, Duncan Wylie. Les noms suggèrent la diversité des origines géographiques et culturelles.

Bien que « Dynasty » ait imposé un critère d'âge, ils ne constituent pas une génération, au sens artistique du terme, ni une tendance. Leurs styles sont extrêmement variés. Mélanie Delattre-Vogt est à l'aise dans le petit format de dessins exécutés avec une minutie obsessionnelle ; alors que Jean-Xavier Renaud procède par accumulations, juxtaposant de grandes feuilles à mesure qu'il multiplie figures et objets. Avec lui, la prolifération peut couvrir des murs entiers. Guillaume Bresson cultive une sorte de néohyperréalisme photographique follement précis, avec les parings souterrains pour lieu de prédilection ;



RAPHAËLLE RICOL ET SES MONSTRES COLORES

Née en 1973, elle a commencé à peindre en 2001, en autodidacte, après avoir fréquenté une école de graphisme et été photographe quelque temps. D'abord réaliste, sa peinture est bientôt devenue de plus en plus libre et colorée, peuplée de créatures monstrueuses et souvent symboliques. La violence, la satire et le burlesque y sont portés à l'extrême. Représentée à ses débuts par la galerie Trafic, Raphaëlle Ricol l'est désormais par la galerie Polard-Hardouin (photo : Sans titre, 2009).

et, à l'inverse, Raphaëlle Ricol impose ses scènes oniriques et ses personnages monstrueux peints avec une intensité gestuelle et chromatique venue de la rue.

Aucune comparaison n'est possible entre eux. Et pas davantage avec les tableaux délibérément idiots exécutés par Armand Jalut dans l'esprit de Francis Picabia dans les années 1940. Il se délecte à parfaire à l'huile sur toile des bouquets de fleurs et des têtes de lapin avec une virtuosité technique proportionnelle à la vacuité volontaire du motif. On pourrait ajouter encore d'autres exemples de cette diversité, autant qu'il y a d'artistes. Chacun suit sa voie propre et ses convictions personnelles. L'idée de se réunir dans une école ou de défendre ensemble une esthétique, même vague, leur est étrangère. La plupart d'entre eux ne se connaissent même pas avant de se retrouver dans des salles voisines.

INCONGRUITÉ

Tous accompliront-ils une œuvre durable ? Impossible d'aventurer un pronostic, pas plus du reste que pour leurs camarades adeptes d'autres techniques. Certains paraissent animés par une nécessité intérieure intense.

« QUAND JE REVIENS EN FRANCE, JE RESENS LA PESANTEUR DE L'HISTOIRE, JE ME SENS TOUT DE SUITE JUGÉ... JE NE CROIS PAS QUE J'AURAIS EU LA MÊME HISTOIRE SI J'ÉTAIS RESTÉ ICI. »

Jules de Balincourt, peintre

Pour d'autres, le doute est permis. Là n'est pas l'essentiel, mais dans la simple présence de ces dessins et de ces toiles. Elle apparaît comme la nouveauté de l'exposition – presque comme une incongruité. Les habitués du Palais de Tokyo le savent : à la brève exception de l'exposition « Notre histoire » en 2006, ils n'y sont pas tenus informés de ce qui peut bien se passer dans les ateliers des peintres.

Pourquoi ? Parce que ces derniers se trouvent, en France, dans une situation particulière, qui dure depuis trois décennies au moins. Si particulière même qu'elle tient de l'exception culturelle. A l'étranger, elle déconcerte ou agace artistes, connaisseurs et

collectionneurs. Ainsi vous dit-on couramment à Berlin, à Londres ou à New York, avec curiosité ou malignité : « Mais alors, il n'y a plus de peintres français ? Cela fait si longtemps qu'on n'en a plus vu... »

RARE RECONNAISSANCE

Qu'il y ait des artistes remarquables en France, on le sait, dans ces capitales et ailleurs. Annette Messager, Christian Boltanski, Orlan et Bertrand Lavier y sont connus et exposés – de même que Tatiana Trouvé, Pierre Huyghe ou Xavier Veilhan. Mais pas un seul peintre. La comparaison avec l'Allemagne, pays phare de l'art vivant, est sans équivoque : de l'autre côté du Rhin, les grandes figures se nomment Gerhard Richter, Georg Baselitz, Sigmar Polke – disparu tout récemment – ou Neo Rauch ; tous peintres. Les musées les célèbrent et le marché assure leur promotion. En Grande-Bretagne, pays de Lucian Freud et David Hockney, l'influent publicitaire et collectionneur Charles Saatchi a organisé en 2005 une suite de manifestations nommée « The Triumph of Painting ». Elle a consacré, entre autres, Peter Doig et ses grands paysages très colorés. Même observation aux Etats- »